

Féminin/masculin, identité et sexuel chez l'enfant

Anne Boisseuil

« Dis papa, c'est quoi cette bouteille de lait ? » Silence distrait, le père lit le journal. L'enfant insiste. Indifférence du père. Malice de l'enfant : « Dis papa, comment on fait les bébés ? »

Nous nous rappelons tous cette publicité qui nous évoque combien l'enfant est curieux, actif dans sa recherche de sens et perspicace pour poser la question qui trouble, celle qui nous conduit à façonner de multiples réponses pour éviter de nous confronter à celle de la sexualité. Parler, être en relation, penser, cela s'origine dans le choc de la découverte de l'inconnu. La psychanalyse parle du trauma de la découverte de la différence des sexes. Le bébé découvre d'autres semblables, d'autres que soi, d'autres différents. Et c'est ainsi qu'il se subjective. L'enfant théorise, nous a appris Freud, il construit des théories sexuelles infantiles. Il fait des liens dit Bion, des liens de connaissance, d'amour et de haine mais aussi des liens sur l'incertain, l'inconnu. L'enfant fait même des liens « transgenres », ainsi de la bouteille de lait. Le sujet de ce colloque porte sur le genre mais qu'en est-il chez l'enfant ? Que veulent dire les termes masculin/féminin pour la psychanalyse de l'enfant ? Nous suivons Freud lorsqu'il nous dit qu'il faut étudier l'étiologie de la sexualité de la première enfance pour comprendre le psychisme humain. Nous choisissons de nous placer du point de vue de l'enfant qui interprète le monde avec des théories bisexuelles auxquelles il s'identifie, est assigné.

Préambule :

L'identité est d'emblée sexuée. Ne serait-ce que dans la tête de ses parents. Les études analytiques post-freudiennes ont explorées de plus en plus précocement la construction psychique pour en arriver à certaines conclusions. Les formes archaïques du psychisme révèlent une sexualité précoce. Freud avait buté sur le féminin et ce sont ses successeurs qui ont exploré les éléments plus précoces de la sexualité.

La bisexualité psychique : féminin/masculin mais encore

Le terme de bisexualité psychique a un biais terminologique car il suggère deux genres. Nous voulons démontrer que la

réalité psychique est beaucoup plus complexe, toujours en mouvement. Les zones les plus archaïques de l'identité orientent celles plus secondarisées mais sont influencées en retour. Nous retrouvons chez des patients névrosés des zones clivées où des éléments précoces n'ont pas intégré cette bisexualité archaïque et c'est l'intégrité du Moi qui s'en trouve menacé. La bisexualité suppose un échange entre deux espaces, entre deux temporalités et les croisements qui en résultent forment un maillage. L'individu a ainsi des possibilités pour penser le plein et le creux, l'absent, le négatif. Ce sont des positions psychiques qui aident à un sentiment continu de soi :

« *L'élément masculin fait alors que l'élément féminin est* »
(D.W. Winnicott, 1971)

Se retrouve toujours cette bisexualité psychique. Le complexe de castration conduit à une bisexualité psychique propice à une identification aux deux sexes et des fantasmes homo et hétérosexuels. C'est par cette pluralité identitaire et identificatoire que l'enfant est à même d'aborder la scène primitive sans désorganisation narcissique trop intense, et que l'oedipe précoce pourra trouver des aménagements. Klein, Guignard attestent de phases féminines primaires (maternelles primaires) pour les deux sexes : ce sont des moments structurants pour l'individu car il se construit un socle à partir duquel il va affiner sa pensée.

Des repères et des limites

Cependant même dans cette créativité il faut des limites. Elles sont l'écho du principe de réalité et empêchent la confusion des genres. On ne peut être tout à la fois.

Nous nous éloignons des conclusions de John Money sur la force déterminante de l'assignation sociale sur l'identité sexuée d'un enfant. De même, lorsqu'A. Fausto-Sterling propose de sortir de la dualité biologique des sexes, allant jusqu'à en proposer cinq, elle bouscule les apriori sociologiques mais reste encore très près de l'aporie biologique versus social. Pas de déterminisme univoque.

Levons ici une fausse idée : les originalités biologiques sont loin de dépasser les inventivités psychiques. C'est ce que démontre G. Rosolato à partir d'une question : est-ce qu'il y a une correspondance entre les hermaphrodismes biologiques et les fantasmes homosexuels ? Sa réponse est claire, les

fantasmes vont beaucoup plus loin que la biologie qui n'est qu'une « forme faible du fantasme ». C'est une question qui a largement animé R. Stollerⁱ, qui reste dans une conception phallogénée de l'identité sexuée.

Un monde non différencié reste clivé, et l'enfant est désorienté : il pose des questions dans différents registres. La bouteille de lait devient réellement sexuée car est-elle vivante ou animée? Le monde est alors scindé, clivé. C'est une solution couteuse psychiquement où le genre n'est plus organisé féminin/masculin, mais vivant/mort. C'est le "it" de S. King, traduit par "Ca".

Nous devons éclaircir un point : l'enfant a des phases de stabilité cognitive de son identité sexuée : Kohlberg en situe une importante vers 6-7 ans, la phase de latence. Rester dans l'ambiguïté est ce qu'il y a de plus délétère pour la stabilité identitaire d'un sujet. C'est ce que L. Kreislerⁱⁱ développe dans ses travaux. Partant des travaux de Stoller, il affirme, que l'identité sexuée est acquise vers deux ans, quelle que soit l'ambiguïté sexuelle (travaux repris par B. Golse et F. Jardinⁱⁱⁱ), dont le sujet peut être le porteur. L'ambiguïté de l'identité sexuée est souvent pathologique car ne permet pas à l'enfant de développer ses capacités d'introjection dans un contenant psychique unifié. Le monde dans lequel il vit reste morcellé, tout entier mâle ou femelle. Ils sont "privés de possibilité d'identification"^{iv}. L'identité sexuée ambiguë serait liée à la propre problématique des parents vis à vis de l'identité sexuée de leur enfant.

L'objet de la psychanalyse : le sexuel

Études sociales sur le genre, quelques idées :

L'assignation féminin ou masculin est essentiellement dominée par ses racines culturelles. Mais que veut dire ce terme assigner? C'est une identité proposée à l'enfant à laquelle il participe en la transformant pour la faire sienne, d'où parfois des décalages. La construction psychique est complexe, il y a les assignations conscientes, déterminées par la culture sociale, celle familiale et puis celles inconscientes, répondant à des logiques pulsionnelles. Les images d'un genre masculin/féminin évoluent dans l'histoire et varient dans la culture.

Les différences entre un genre et une identité sexuée ne causent pas de troubles tant qu'elles permettent au sujet de s'inscrire dans une culture. F. Héritier rapporte ainsi que chez les "Inuits, l'identité et le genre ne sont pas fonction du sexe anatomique mais du genre de l'âme-nom réincarnée."(p. 21)^v. Historiquement au XVIIème, les garçons portaient une longue chevelure et des robes, sans que soit remise en question leur appartenance masculine ou leurs inclinations sexuelles futures. Ce point de vue rejoint celui proposé par J. Laplanche^{vi}. lorsqu'il considère que c'est le petit groupe, l'environnement précoce de l'enfant, son groupe familial puis social le plus proche qui assigne l'individu à un genre. En cela il se démarque d'une utilisation galvaudée du signifiant lacanien et ouvre à penser le "sexuel" d'un sujet comme étant "multiple et polymorphe". C'est ce sexuel qui fait l'objet de la psychanalyse car est le résultat d'un travail psychique : il se situe dans le fantasme, dans le refoulement, dans l'inconscient. Nous souscrivons à cette conception polymorphe du sexuel dans la construction de l'identité sexuée de chacun.

Exemples cliniques :

Voici quelques exemples où les enfants nous expliquent comment ils passent par le sexuel pour comprendre le monde et se construisent une identité sexuée.

Anaëlle : le genre masculin chez une petite fille comme symptôme

Anaëlle est une petite fille de huit ans qui m'est adressée par sa mère qui s'inquiète d'un problème identitaire de genre : elle s'habille comme un garçon, refuse les attributs de fille, ce qui, pour sa mère génère des conflits et une angoisse très importante. « Je veux que ma fille soit une fille, qu'elle s'habille comme une fille. » Pour cette mère, être fille équivaut à « être comme ». Sa plainte porte sur l'image et c'est de ce point de vue que nous questionnons cette situation : comme un conflit dans l'image, de l'imaginaire. Par la mise en récit de l'histoire des parents, l'insistance de cette fillette à s'habiller en jogging s'entend comme un discours, l'expression d'un conflit psychique individuel et familial. Des éléments transgénérationnels sont transmis dont Anaëlle a été l'attracteur psychique. Il y a une communauté de déni (R. Kaës) chez les parents afin que survive un fantasme auquel ils se sont identifiés.

Il n'y a pas d'ambiguïté dans l'identité sexuée de cette petite fille mais une souffrance dans les liens qui s'exprime par une sexualisation inverse à celle de son sexe biologique. Son image agresse la mère qui, en retour en devient agressive avec sa fille, lui imposant des jupes. Heurtée par l'apparence de sa fille, cette mère en reste là. C'est une défense car en restant sur la perception sans profondeur, cela lui permet de ne pas penser l'intériorité. Elle n'est pas en contact avec ses propres images inconscientes, et elle les laisse de manière projective sur sa fille, condensées sur le jogging.

L'image du miroir (F. Dolto^{vii}), l'image scopique n'est pas l'image du corps qui a une profondeur autre. "L'image du miroir distorsionne"^{viii}, elle est refoulante de l'image du corps. Ainsi, lorsqu'Anaëlle est décrite comme un garçon, ce n'est que son image scopique dont il est question, l'image inconsciente du corps est refoulée.

Un des effets de la thérapie aura été de faire émerger chez la petite fille la possibilité d'exprimer son ambivalence et une rivalité fraternelle qu'elle vivait jusque là uniquement sous un versant dépressif. Elle était ce mauvais objet fécalisé, contenu dans le fantasme d'un homme-mou/jogging. Le père pourra se rappeler en séance que sa mère lui avait offert un jogging, en cachette du père. Ce vêtement était l'objet de jouissance du père alors enfant, alliance secrète et incestuelle (Racamier) avec sa mère qui excluait ses autres frères et portait comme un oriflamme sous les yeux du père. Le prix à payer en était de supporter les remarques de son père qui parlait de lui comme d'un homme-mou.

Anaëlle était aussi le bébé-narcissique insatisfaisant de la mère. En effet, la castration suscitait chez la mère une dépressivité importante qu'elle avait contenue jusqu'alors, prise par sa colère contre sa fille. Dès lors que sa fille chemina vers un peu plus d'autonomie psychique et un détachement des projections parentales, la mère fit une dépression importante. Elle resta hospitalisée pendant plusieurs semaines et entama un suivi pour elle-même. Anaëlle a toujours une allure sportive, mais elle s'autorise désormais à s'inscrire dans des stéréotypes féminins : ses baskets sont roses, ses t-shirt ont

des Hello Kitty et ses cheveux, toujours attachés, ont désormais des barrettes. Plus que de ressembler à une fille ou à un garçon, Anaëlle luttait pour être ce fantasme qui maintenait une continuité identitaire chez ses parents. Nous voyons ici l'expression d'un sexuel plus complexe qu'une assignation fille/garçon.

Vikram : l'hypersexualisation de son origine, risque d'une confusion de langue

Vikram est un jeune garçon de six ans, qui s'est construit des théories sexuelles infantiles où il intègre un monde bisexué et une scène primitive originaire malgré une vie polytraumatique et une naissance hors normes. Lors d'une séance de thérapie, il dessine son interprétation du monde selon différents niveaux de bisexualité. Son monde est scindé en deux : hémisphères et équateurs.

Le dessin chez l'enfant en thérapie se comprend à plusieurs niveaux, une figuration de ses vécus sensoriels, une représentation de ses fantasmes, une mise en récit. Le dessin s'écoute. Il utilise les connaissances scolaires pour se représenter ses énigmes psychiques. Ainsi, il a appris le mot « équateur » et il tente d'utiliser ce mot qui a eu une résonance avec ses modalités défensives de clivage : scinder le monde en deux. Il peint sa représentation du monde en commençant par un cercle qu'il sépare.

L'importance d'un dessin est dans son processus, dans son mouvement créatif qui est une reprise du mouvement psychique. Par la manière il se construit nous entendons les processus psychiques à l'œuvre. Vikram commence le sien par sa défense principale : l'intellectualisation : hémisphère, mot d'adulte, énigmatique, qu'il va tenter d'intégrer psychiquement. Nous verrons que pour cela il passe par des

représentations bisexuelles du monde.



Il m'explique qu'il y a un endroit chaud et un autre froid. Tout serait chaud en haut en tout serait froid en bas, sa vision est loin de la vérité scientifique des pôles sud et nord, c'est sa

réalité psychique d'un monde scindé en deux dont il parle. Le trouble porte sur ce qui sépare, ce qui fait lien aussi : que se passe-t-il lorsque le chaud rencontre le froid ? Catastrophe nous dit-il. Il ne sait plus ses mots (a oublié le mot équateur et hémisphère, la langue des adultes ne lui est d'aucune aide et au contraire renvoie à un événement traumatique de sa vie où un adulte a été dans la confusion de langue entre langue érotique et tendre. C'est pourquoi, Vikram me dit que quand le chaud rencontre le froid ce n'est pas possible, même en imaginaire, car il y a des lois m'expliquent-il.

Mais comme je l'accompagne dans son récit en dessinant moi-même, il se laisse aller à son imaginaire et le dessin très réaliste devient un dessin moins défensif. La planète devient un visage : les continents sont des yeux, une lune et un soleil apparaissent, représentation d'imagos parentales mixtes. Toutes les deux sont en même temps, dans une éclipse impossible, un temps incertain. Je signifie une différence : « La lune est là quand on dort, quand on rêve... » ce qui le fait associer sur son monde interne. Il parle de ses images internes faites de cauchemars avec des figures mi-animal, mi-hommes, il les trouve drôle et inquiétantes. Cela se voit sur le dessin : il ajoute le point noir qui est comme les gens qui en ont des points. Il parle de sa mère, de sa maladie psychique. Il ajoute une couleur et dit que ça coule...je dis que quelque chose qui coule des yeux pourrait faire penser à une larme...La tâche orange, sur l'équateur, vient signaler le danger de la confusion. Tristesse d'un monde qui se mélange. Le mot lui revient tout à coup : hémisphère et équateur. Il me dit : c'est pile sur la ligne...il regarde alors son dessin et ajoute un dernier continent : celui rouge. Je dis qu'en rouge on pourrait penser à quelque chose... Il rit et dit un clown. « C'est une planète triste et joyeuse » dit-il.

Il a du mal à mettre en relation non pas des sexes différents, mais un passé traumatique trop important. Il s'est identifié à ce qui a causé son trauma, la confusion des langues (Ferenczi, .^{ix}p. 46). Lorsque Vikram dessine des planètes et qu'il s'intéresse aux monde séparés, il cherche à représenter ce cycle éternel des saisons, il cherche la continuité dans la discontinuité. Ce qu'A. Ciccone pense comme un élément maternel (le sein qui va et vient), la fonction paternelle venant donner lien...

Il nous montre comment il cherche à intégrer des éléments archaïques de la sexualité avec un monde coupé en deux (les hémisphères, représentation d'un axe corporel qui permettrait des échanges, Houzel, 2002).

Siméon : né double, nécessaire différenciation

Siméon est un jeune garçon qui découvre l'univers des lettres. Les mots sont des formes pour lesquelles il pressent un mystère à découvrir. Lui est en quête d'une énigme, celle de la résolution de la différence et les lettres deviennent son terrain d'exploration. Elles deviennent signifiantes pour lui d'un genre : il y a des lettres féminines et d'autres masculines. Bien plus que le sens c'est leur forme et le fait qu'il les reconnaisse dans son prénom qui les font filles ou garçons. Là encore pas de stéréotypes, il ne va pas penser que les lettres rondes sont plus filles que les droites. Les « M », « B » sont « filles » et les « A », « L » masculines. Par des jeux de lettres il s'amuse à essayer des combinaisons. Mettre un « M » à côté d'un « L » est inquiétant car le M risquerait de transformer le L en féminin. Il est nécessaire pour lui de bien marquer un espace entre elles. Chez Siméon, l'espace vacant entre deux éléments fait rapport des sexes impossible. Le trouble s'empare de lui lorsqu'il découvre que certaines des lettres de son prénom se retrouvent chez sa sœur jumelle. Siméon me sollicitera pour apprivoiser ces liens et il me demande de chanter les syllabes qu'il forme. Il me répète et ainsi la peur devient jeu, les lettres « transgenres » sont celles qui se prêtent à plusieurs combinaisons imaginaires. Il revisite la sexualité primaire entre le mou du chant et le dur de la parole. La mélodie des lettres apaise l'angoisse de castration de la scansion des mots, de la césure des lettres. Qu'est-ce que cet espace entre les lettres ? L'espace entre est l'espace potentiel, moi/non-moi ? Winnicott parle de premier objet de possession où le soi s'exprime librement car cela devient un espace de créativité. G. Braque disait que l'objet de sa peinture n'était pas la guitare ou la poire qu'il représentait mais plus encore l'espace entre ces objets. C'était certainement dans cet espace implicite, plein de vacuité qu'il projetait sa capacité d'intégration de l'espace entre les corps, figuration d'un espace triangulé où le couple parental peut représenter une « figure qui s'articule et se complète »^x.

Etre unique est encore plus important pour Siméon que pour un autre. Le contenant-peau, représenté par la forme des lettres,

est menacé dans son intégrité lorsqu'il cherche à y introduire des éléments extérieurs. Pour reprendre la terminologie de F. Guignard, l'espace du féminin est fragilisé du fait d'un espace maternel peu stable, sous la menace traumatique. La castration oblige à sortir de la position narcissique mais chez Siméon elle se réfère à tant d'angoisses primaires qu'il doit d'abord construire un fond de bisexualité primaire stable : par le son il apprivoise l'image. Lorsqu'il joue aux combinaisons des lettres, son visage s'illumine, il quitte le masque déprimé d'un enfant subissant dans la douleur son élan de vie. Actif et passif, il s'approprie les discontinuités comme des modulations... il intègre deux registres sensoriels et consolide une sphère primitive triangulée. La césure de la naissance est seconde pour lui car la première césure aura été avec celle de sa sœur. Ainsi, lorsqu'il me signalera à plusieurs reprises qu'il est né le premier, que cherche-t-il à annuler ? La césure ouvre à la bisexualité, elle est la marque du vivant et c'est par son autoérotisme que la sexuation ouvre à une tiercéité active : c'est ce que Siméon a créé par le jeu des lettres chantées.

Conclusion :

Le développement sexuel de l'enfant trouve son issue dans les oscillations entre les positions de lutte et de compromis. Le biologique sert de substrat au psychique, il ne le détermine pas ni ne l'ignore.

Le temps prend part de manière conséquente dans la constitution d'une identité sexuée génitale. Le mythe de Déméter et Perséphone est représentatif de cette transformation d'une sexualité infantile fusionnelle vers une sexualité génitale, ayant intégré la castration. Il m'a toujours semblé que le véritable couple parental dans cette histoire étaient celui de Déméter et Hadès qui se répartissent l'enfant Perséphone. Le rapt d'Hadès figure le traumatisme de la différence sexuelle, de son énigme aussi. Nécessaire figure néanmoins puisqu'elle ouvre à une construction, un aménagement, sous la tutelle de figures surmoïques (Zeus qui fait figure d'arbitre). L'équilibre est alors trouvé lorsqu'est reconnu et introjecté la douleur de la perte, le deuil des saisons et la joie des retrouvailles. Ce temps de la patience (Bion) est celui de la garantie d'un présent en contraste avec le passé traumatogène. Temps de l'incertain, temps du paradoxe.

La non cohérence entre genre social et sexe biologique interroge ce qui, dans la culture au sens large est resté énigmatique cela excite donc notre curiosité sexuelle infantile. Lorsque la langue française n'arrive pas à intégrer un nouveau mot dans son vocabulaire, elle le met dans le genre neutre. N'est-ce pas là une traduction de la sidération traumatique de la découverte des sexes?

Peut-être sommes-nous dans ce temps de latence, un temps de l'incertain et plutôt que de le voir comme un trouble, le recevoir comme une potentialité créative. C'est ainsi que nous comprenons le débat sur le genre et l'enfant nous enseigne que nous pouvons créer pour intégrer. Pour que s'établissent de nouvelles formes de liens sociaux, dans un monde plus virtualisé, nous faut-il réinvestir des zones psychiques mises en latence, celle de la sexualité devient alors un champ exploratoire fort stimulant, à nous de transformer le risque de désorganisation identitaire en créativité. Féminin/masculin, le genre et l'identité sexuée sont des manières de parler du travail de différenciation et de lien entre soi et l'étranger en soi. Plus que penser la différence, c'est de considérer que la pensée naît de la reconnaissance chez un autre semblable sa propre différence.

ⁱ Stoller R. Recherches sur l'identité sexuelle, 1968, Paris : Gallimard, 1978.

ⁱⁱ Kreisler L. 1990, Journal de pédiatrie et de puériculture

ⁱⁱⁱ Golse B., Jardin F. Se savoir ou se sentir garçon ou fille. Journal de la psychanalyse de l'enfant, 2003, Paris : Bayard, p.131-163.

^{iv} Kreisler L. 1990, Journal de pédiatrie et de puériculture p. 429

^v Heritier F. Masculin/féminin, Paris : Odile Jacob, 1996

^{vi} Laplanche J. et al. 2003. Sur la théorie de la séduction. Paris : In Press.

^{vii} Dolto F. L'image inconsciente du corps.

^{viii} Dolto F., Nasio J-D. L'enfant du miroir, Paris : Rivages, 1987

^{ix} Ferenczi S. Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité, 1924, In Thalassa, Paris : Payot et Rivages, 2002, 47-188.

^x Bonelli F. De la sphère primitive à l'espace triangulaire, 2012, Journal de la psychanalyse de l'enfant, vol. 2, n°2, Paris ; Bayard, p. 501-521